



---

LE ROYAUME  
QUI NE VIENT PAS

---

*Fragments pour une  
politique sans finalité*

texte en téléchargement libre



LE ROYAUME  
QUI NE VIENT PAS

*Fragments pour une  
politique sans finalité*

---

Le royaume qui ne vient pas

## *Sommaire*

- I. Contre Le règne De La Finalité
- II. Ce Qui Survient Ne se gouverne pas
- III. De La Vie Administrée À La Vie Exposée
- IV. l'irréparable N'Est Pas Une Perte
- V. Contre L'Œuvre, Pour l'usage
- VI. Forme-de-vie Sans Modèle
- VII. Le Royaume Qui ne vient pas

# I

---

## CONTRE LE RÈGNE DE LA FINALITÉ

Il est devenu impossible de penser le politique sans lui assigner de fin.

Progrès, croissance, sécurité, avenir, transition, salut :  
autant de noms qui cachent la même opération.  
Faire du futur la justification du présent.

La politique moderne ne se caractérise pas par ce qu'elle fait,  
mais par ce qu'elle promet.  
Elle légitime ses dispositifs par ce qui sera,  
jamais par ce qui est.

Ainsi le présent n'est jamais habité.  
Il n'est qu'un passage, un coût nécessaire, une douleur provisoire.  
On y consent car on nous assure qu'il nous mène ailleurs.

Mais ce régime de la finalité a son prix.  
Il transforme la vie en éternelle transition,  
les existences en variables,  
les situations en moyens.

Tout ce qui est vécu  
est subordonné à ce qui est voulu.  
Tout ce qui survient  
est sommé de se soumettre à l'horizon.

C'est cette subordination  
qui constitue le noyau du pouvoir contemporain.  
Non la violence spectaculaire,  
mais la capture du sens  
par l'avenir.

La finalité n'est pas une orientation neutre.  
Elle est une technique de gouvernement.  
Elle suspend l'attention au réel au nom de ce qui n'est  
pas [encore] là.

C'est pourquoi le politique aujourd'hui  
manque structurellement ce qui survient.  
Non par aveuglement, mais par principe.

Ce qui survient est toujours de trop  
pour un monde où les fins gouvernent.  
Cela perturbe les plans, interrompt les récits, change  
les discours.  
Il faut alors soit l'intégrer de force, soit le neutraliser,  
soit le nommer crise.

Nous partons d'une assertion simple :  
le problème n'est pas que les fins soient mauvaises,  
mais que la finalité elle-même  
soit devenue le mode opératoire  
de confiscation du présent.

Il ne s'agit donc pas de proposer une meilleure fin.  
Ni un avenir plus juste.  
Ni un horizon plus beau.

Il s'agit de retirer au futur son pouvoir de  
justification.  
Ce geste est négatif.  
Mais il est décisif.

Car si le présent doit répondre de ce qu'il sera,  
il ne sera jamais connu pour ce qu'il est.

## II

---

### CE QUI SURVIENT NE SE GOUVERNE PAS

Ce qui survient, ce n'est pas seulement ce qui se passe.  
Ce n'est ni un fait,  
ni un accident.  
C'est ce qui nous implique.

Ce qui survient est ce qu'on n'attendait pas,  
non par faute d'anticipation,  
mais parce qu'on ne pouvait le prévoir  
sans l'avoir déjà déformé.

Ce qui survient n'est pas une conséquence.  
C'est toujours après coup  
qu'on lui trouve des circonstances,  
qu'on le réduit à des causes.  
Mais elles viennent toujours trop tard.

Elles expliquent peut-être le phénomène ;  
mais jamais ce dont il est la source.

Car ce qui survient,  
c'est l'effraction  
dans un régime de sens.

Avant, quelque chose tenait.  
Après, cela ne tient plus.  
Il ne s'agit pas d'un nouveau désordre à administrer  
mais d'une nouvelle cohérence à concevoir.

Ce qui survient n'ajoute rien au monde.  
Il le change.

On ne peut lui assigner d'identité, il n'est pas  
reconnaissable ;  
c'est un trouble,  
un décalage,  
une évidence.

Ce qui survient n'informe pas.  
Il engage une existence  
avant d'engager un discours.

C'est pourquoi il ne se laisse pas gouverner.  
Gouverner suppose des cadres,  
des normes,  
des seuils.

Or ce qui survient sort toujours des cadres  
dans lesquels on voudrait le faire tenir.

On tente toujours de le neutraliser,  
de le requalifier en fait, en crise ou en accident.  
Mais ces opérations tentent vainement  
de clore  
ce qui ne se referme pas.

Ce qui survient n'a pas à être corrigé.  
Ce qui survient n'est pas une promesse.

C'est un excès de réalité  
qui rend le présent irréversible.

Ce qui survient ne demande pas à être maîtrisé.  
Il demande à être éprouvé.

### III

---

#### DE LA VIE ADMINISTRÉE À LA VIE EXPOSÉE

Le pouvoir contemporain ne gouverne pas des sujets.  
Il gouverne des vies.

Non pas des vies vécues,  
mais des vies abstraites :  
mesurables, comparables, ajustables, anticipables.

Une vie est un nombre.  
Un ensemble de paramètres,  
à optimiser,  
à protéger,  
à sécuriser.

Peu importe ce qu'une vie traverse,  
tant qu'elle s'inclut dans un calcul.

Cette abstraction n'est pas spectaculaire.  
C'est une opération silencieuse.

On sépare la vie  
de ce qui peut lui advenir.  
On la tient à distance  
de ce qui pourrait la déranger.

C'est ainsi que la protection devient capture.

Plus une vie est protégée,  
plus elle est soustraite à l'exposition.

La sécurité n'est pas le contraire de la violence,  
ç'en est la forme préventive.

Une vie sécurisée est une vie suspendue.  
Elle n'est pas vécue.  
Elle est conservée.

Or il n'y a de vie  
que là où quelque chose peut survenir.

Vivre, ce n'est pas se mettre à l'abri.  
C'est être exposé.

Exposé au temps,  
aux autres,  
à l'impensable.

Cette exposition n'est  
ni un choix,  
ni une posture,  
ni un risque à mettre en valeur.  
Elle est la condition même de l'être-vivant.

Ce que le pouvoir veut neutraliser,  
ce n'est pas la vie,  
c'est cette exposition originale.

Mais il ne la supprime pas.  
Il la rend seulement invisible.

Une vie exposée n'est pas hors du pouvoir.  
Elle est ce qui ne se laisse jamais posséder.

Il y apparaît toujours un reste.  
Quelque chose qui échappe.  
Quelque chose qui insiste.

Ce reste n'est pas une résistance organisée.  
Il n'a pas de programme.  
Il n'a pas de nom.

Il est simplement le fait  
qu'une vie excède toujours  
ce qu'on veut faire d'elle.

## IV

---

### L'IRRÉPARABLE N'EST PAS UNE PERTE

Nous avons appris à penser notre époque sous le signe  
de la perte.

Perte de sens.

Perte de repères.

Perte d'un monde.

Ce diagnostic est trompeur.

Il suppose qu'il y aurait eu avant  
une totalité intacte.

Un ordre stable.

Un sens disponible.

Mais ce qui est dit perdu  
n'a jamais existé.

L'irréparable n'est pas ce qui a été brisé.  
C'est ce qui n'a jamais été entier.

Il n'est pas une tragédie,  
il est une condition.

L'irréparable ne peut faire l'objet d'une restauration,  
non parce qu'il serait trop endommagé,  
mais parce qu'il n'en a jamais relevé.

L'irréparable n'est pas un manque à combler.  
Il marque la fin de l'illusion  
selon laquelle quelque chose aurait dû l'être.

C'est pourquoi il n'appelle  
ni deuil,  
ni salut.

Il appelle une re-connaissance.

Reconnaître que le monde n'est pas déficient.  
Qu'il n'a pas échoué à devenir ce qu'il devait être.  
Qu'il n'est pas en attente d'une complétion.

Ce que nous appelons crise,  
c'est l'effondrement d'un récit,  
non celui d'une réalité.

L'irréparable marque le point  
où les récits cessent d'opérer.  
Où les justifications tombent.  
Où les explications deviennent obsolètes.

Il ne donne pas lieu au désespoir.  
Il désactive l'espérance  
comme technique de gouvernement.

Car l'espérance structurelle  
déplace constamment  
l'attention hors du présent.

L'irréparable en revanche,  
ramène toujours à maintenant.

Non comme instant à saisir,  
mais comme condition à vivre.

Il ne dit pas : « tout est perdu ».  
Il dit : « rien n'est à sauver ».

Et c'est précisément en ce point  
que quelque chose se libère.

Non une rédemption,  
mais une disponibilité.

Lorsque rien n'est à réparer,  
il n'y a plus lieu d'attendre.

Lorsque rien n'est à restaurer,  
ne reste que ce qui est.

L'irréparable n'est pas la fin de tout espoir,  
il est la fin des exigences.

Il ouvre un espace sans promesse,  
où l'émergence des possibles  
redevient pensable.

# V

---

## CONTRE L'ŒUVRE, POUR L'USAGE

La modernité a fait de l'œuvre son unité de mesure.  
Œuvre artistique, œuvre politique, œuvre sociale.

Ce qui compte doit se produire, se montrer, se  
conserver.

L'œuvre stabilise.  
Elle fixe un sens.  
Elle rend possible l'équivalence.

Et c'est précisément pour cela qu'elle est toujours  
récupérable.

Une œuvre peut être conservée.  
Un résultat peut être intégré.  
Une production peut être comptabilisée.

L'usage, au contraire, ne s'accumule pas,  
il ne se conserve pas.  
Il s'épuise dans l'exercice.

On n'use pas pour laisser une trace.  
On use pour habiter une situation.

C'est pourquoi l'usage est étranger à la valeur.  
Il ne s'approprie pas.  
Il ne se capitalise pas.

Il n'est ni possédé, ni consommé.  
Il est tenu, pratiqué, éprouvé.

L'œuvre appelle la reconnaissance.  
L'usage demande l'attention.

L'une suppose la conservation.  
L'autre se dissout dans le temps.

Dans un monde organisé par la production,  
l'usage est superflu.  
Inutile et fragile.

Mais c'est précisément cette excroissance  
qui le rend irréductible.

L'usage ne fonde rien.  
Il ne promet rien.  
Il ne demande rien.

Il ne cherche ni légitimation  
ni justification.

Car il n'y a ni œuvre à défendre,  
ni sens à préserver.

Il n'y a que des usages à tenir.

Un livre, dans cette perspective,  
n'est pas une œuvre close.

Il n'est ni monument ni message.

Il est un dispositif d'usage.

Il ne vaut pas par ce qu'il affirme,  
mais par ce qu'il permet.

Écrire, ce n'est pas produire du sacré,  
c'est rendre possible

un certain usage du langage,

un certain rapport au monde,

une certaine manière d'entendre.

Ce qui compte ne se conserve pas.

Ce qui se conserve

ce n'est déjà plus ce qui compte.

## VI

---

### FORME-DE-VIE SANS MODÈLE

Une forme-de-vie n'est pas un projet.  
Elle ne se déduit pas d'une théorie.  
Elle ne se prescrit pas.

Elle n'est pas ce vers quoi il faudrait tendre,  
mais ce qui se situe dans une manière d'être.

C'est pourquoi toute tentative de la formaliser la  
trahit.

Dès qu'elle devient modèle,  
elle se transforme en norme.  
Dès qu'elle se transforme en norme,  
elle devient gouvernable.

Une forme-de-vie ne s'énonce pas à la première  
personne du pluriel.

Elle ne fonde ni communauté,  
ni identité,  
ni appartenance.

Elle ne rassemble pas.  
Elle ne fédère pas.  
Elle n'appelle pas à l'adhésion.

Elle se manifeste dans des usages,  
dans des gestes,  
dans des manières de faire  
et de ne pas faire.

Elle ne se définit pas par ce qu'elle affirme,  
mais par ce à quoi elle ne consent pas.  
Non par opposition,  
mais par écart.

Une forme-de-vie ne revendique pas.  
Elle s'exonère.

Elle demeure dans un rapport au temps,  
dans une attention au réel,  
dans une volonté de ne jamais se laisser happer  
par des dispositifs de capture.

C'est en ce sens qu'elle est politiquement décisive  
sans jamais être politicienne.

Elle ne veut pas transformer le monde.  
Elle change la manière d'y être.

Il n'y a rien à organiser.  
Rien à fédérer.  
Rien à représenter.

Seulement des vies  
à ne pas laisser enfermer  
par la totalité.

Ce qui compte n'est pas d'être nombreux,  
mais d'être justes.

Pas moralement,  
mais ontologiquement :  
ajustés à ce qui advient,  
exposés sans se livrer,  
présents sans se projeter.

Une forme-de-vie ne promet rien.  
Elle ne garantit rien.  
Elle n'ouvre aucune issue.  
Elle n'en cherche pas.

## VII

---

### LE ROYAUME QUI NE VIENT PAS

Aucun royaume ne se tient à l'horizon.  
Il n'y a pas d'avenir à construire.  
Rien n'est en attente de réalisation.

Le royaume n'a jamais été promis.  
Il n'a donc pas à être accompli.

S'il ne vient pas,  
ce n'est pas parce qu'il en aurait été empêché,  
mais parce qu'il n'a jamais été ailleurs que là.

Le confondre avec un futur,  
c'est déjà le manquer.

Le royaume qui ne vient pas n'est pas un  
renoncement.

Il est la désactivation de l'utopie  
comme forme de gouvernement.

Il ne désigne pas un autre monde,  
mais une autre manière d'habiter celui-ci.

Il n'annonce aucune réconciliation.  
Il ne répare rien.  
Il ne sauve personne.

Il met fin aux promesses,  
et avec elles aux sacrifices  
qu'exige ce qui n'est pas [encore].

Ce royaume n'ordonne rien.  
Il ne commande pas.  
Il ne juge pas.

Il se reconnaît  
à ce qu'il ne réclame aucune adhésion.

Il n'a ni drapeau,  
ni discours,  
ni institution.  
Il n'a même pas besoin d'être nommé.

S'il importe,  
ce n'est pas parce qu'il offrirait une solution,  
mais parce qu'il suspend la question des solutions.

Le royaume qui ne vient pas  
n'est pas une promesse déçue.

Il est la fin des promesses,  
et ce qui en reste.

C'est à partir de cette fin —  
et seulement à partir d'elle —  
qu'il devient possible

de lire,  
d'écrire,  
de dire,  
sans contribuer  
à l'administration du sens.



---

*Le royaume qui ne vient pas*

---

texte en téléchargement libre